

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 50

Artikel: Chez nos grands-pères
Autor: L.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

éloigné, revienne le relever de sa faction.

» On fait ensuite sortir le chien de plus en plus souvent et on lui apprend à retrouver les objets perdus. Le conducteur laisse tomber, bien en évidence, un petit objet, continue son chemin avec l'animal pendant 30 ou 40 mètres, puis lui fait rapporter l'objet que l'animal doit aller chercher au point où il est tombé.

» C'est là le début de l'instruction, ce que tout chien doit savoir avant qu'on puisse songer à le spécialiser pour le service militaire; ce n'est que maintenant qu'on passe au premier de ses rôles de soldat, en le faisant servir d'estafette pour porter les dépêches. Pour ce dressage on gagne beaucoup de temps en se servant d'un vieux chien comme instructeur. On le fait partir le premier et on lâche le jeune chien immédiatement après.

» Pour la première fois, le mieux est de confier le néophyte à un autre soldat que celui qui fait habituellement son instruction et de lui faire porter un message justement à son conducteur habituel. Celui-ci le renverra ensuite vers le premier.

» En faisant travailler ensemble un vieux et un jeune chien, on fait passer au second une partie de la passion qui anime le premier. Le message que les conducteurs s'envoient les uns aux autres, est une petite carte contenue dans un sac de cuir suspendu au cou du chien. A l'arrivée, la carte est prise et le chien ne repart qu'après qu'on a ouvert le sac et qu'on l'a débarrassé du message dont il était porteur.

» Le travail suivant est tout à fait semblable au précédent: le chien porte des cartouches au lieu de lettres... Aussitôt que commence un combat, le conducteur se place avec son chien auprès des voitures qui contiennent la provision de cartouches.

» L'animal est chargé de 150 cartouches placées dans deux poches qui pendent sur ses flancs. Le chien, avec cette provision, cherche à gagner la ligne de combat, se fait débarrasser de ses cartouches et revient aussitôt vers son conducteur pour recommencer le même voyage.

» Il est à remarquer que le chien, en gagnant la ligne de combat, peut très bien ne pas rencontrer d'abord les hommes de sa troupe; mais jamais il ne se laissera enlever ses cartouches par un homme autre que celui qui appartient à sa compagnie ou à son bataillon, ce qui prouve que le chien sait fort bien à quelle partie de la troupe il appartient.

» Les chiens sont ensuite dressés à la recherche des blessés ou des hommes tombés dans des endroits peu accessibles à l'exploration, derrière des abris, dans des bois ou des champs de céréales. Quand le chien rencontre un mort, il s'assoit à côté de lui et commence à hurler en attendant que son conducteur ou quelque autre soldat vienne auprès de lui, attiré par ses aboiements. Si son attente est trompée, si personne ne vient, le chien s'efforce de s'emparer d'un objet quelconque appartenant au soldat, comme son shako, par exemple; et il va rejoindre son maître avec son trophée dans la gueule et le ramène près du corps.

S'il s'agit d'un blessé, celui-ci donnera lui-même au chien un objet lui appartenant, de façon que l'animal aille lui chercher du secours. »

Chez nos grands-pères.

Sous ce titre, une de nos abonnées nous communique les lignes qu'on va lire :

Monsieur le rédacteur,

L'article de votre collaboratrice, M^{me} Desbois, sur le « bon vieux temps », publié dans votre numéro de samedi dernier, m'a fourni le sujet d'une longue et intéressante causerie avec une vieille parente,

qui vient d'atteindre sa quatre-vingtième année. J'ai fait avec elle, grâce à son excellente mémoire, un voyage au pays de nos grands-pères, au pays de la bonne bourgeoise.

Autrefois, l'écolier étudiait les réponses du catéchisme d'Osterwald à la lueur tremblotante de la bouche du poêle de catelles, à cette heure appelée « entre chien et loup », et qui n'autorisait pas encore l'allumage de la lampe de famille. Quand je dis lampe, distinguons : La lampe Carcel, haut élevée sur son pied rigide et sans ornement, ne servait que dans les grandes occasions, parmi lesquelles comptaient — à la campagne, — les journées de couturière, de tailleur, de cordonnier. En dehors de cela, la chandelle de suif suffisait à quatre ou cinq personnes rangées autour de la table, dont la moins favorisée était bien la servante à son rouet. Les amis clairsemés de ce cher défunt, affirmant que le murmure, pas toujours discret, de la petite roue, avait un charme intime que rien n'a remplacé depuis.

Celui qui inventa l'abat-jour avec son soutien en fil-d'archal, prolongea longtemps l'usage de la chandelle; mais encore les bienfaits de cet engin n'étaient-ils utiles qu'aux deux personnes les plus rapprochées de la lumière. En revanche, les enfants avaient grand plaisir à considérer les dessins du capuchon de papier.

Pour l'éclairage de la cuisine, on avait, comme supérieur au *crailu* du village, une lampe à branche contenant la mèche exigüe et mince dont la flamme s'éteignait au moindre déplacement d'air, laissant le porteur dans l'embarras. Ces petites contrariétés, si j'en crois ma grand-mère, ne donnaient pas sur les nerfs, ne faisaient tempêter que les gens irascibles; on les tenait comme choses inévitables et comme exercices de patience.

Dans le domaine du chauffage, mêmes goûts simples, même absence de besoins. Une seule pièce se chauffait, la chambre à manger, qui devenait la chambre de famille. Le poêle chauffé au bois, donnait une chaleur douce et pénétrante, et l'odeur de la pomme cuite, qui grésillait dans la *cavette*, purifiait l'air un peu raréfié de la pièce.

Aux jours de fête et d'invitations, la cheminée du salon avait pour mission de réchauffer des murs glacés, puis d'égayer, de sa vive flamme toute la société. Et cette mission, elle la remplissait très imparfaitement, car elles n'étaient pas faciles, ces cheminées, exigeant trois ou quatre heures de grand feu pour atténuer la salle et ne plus s'obstiner à fumer ailleurs que dans le canal noir. Mais on avait comme palliatif à tous ces inconvénients la chaudière, la bienfaitrice, chaudière qui accompagnait Madame à l'église, empêchant la vendeuse du marché de geler sur place, tenait au chaud le repas des retardataires, et s'offrait aux visiteurs comme objet de première nécessité.

Les vocables, coke, anthracite, briquettes n'étaient connus que des voyageurs arrivant d'Angleterre.

Le chapitre vêtement serait inépuisable et ferait sourire de pitié la servante de nos jours. Le fait est, qu'en ce bon vieux temps, les gens sensés, et surtout les riches, cherchaient à réaliser avant tout dans leur mise, le bon, le solide, l'insusable, qui trouvaient leur plus haute expression dans le « fait à la maison ».

C'était un honneur qui valait un blason de de pouvoir étaler le linge robuste, fleurant la lavande, du trousseau d'une grand-mère; un sujet de vanité que de passer à sa fille les dentelles au fuseau portées par une aïeule; un certificat de richesse et de vertu que de posséder, au moment où l'on était demandée en mariage, six douzaines de paires de bas tricotés par les mains diligentes de la jeune personne. Et la robe noire de gros de Naples, et le châle tapis aux couleurs vives inaltérables, offerts par l'époux à son épouse, duraient tout une vie, que dis-je, passaient à deux générations, en modifiant quelque peu leur destination première, le châle surtout, honoré dans sa soixante-sixième année d'existence du rôle de tapis de piano ou de portière de boudoir.

Les façons de robe subissaient rarement l'ignominie du verdict : « démodé ». Pour le costume masculin, qui eut de tout temps la supériorité d'avoir des goûts stables, on sait que le frac, appelé irrévérencieusement *habit à queue d'hirondelle*, était de rigueur aux jours de fête comme aux jours de deuil, et que de même que le chapeau haut de forme, dit *bugne*, *tuyau de poêle*, etc., il ne subissait

que des variations de détail appréciables aux yeux exercés de la *fashion*. Mais ce mot, qui n'avait pas encore franchi le canal de la Manche, nous amène tout naturellement à dire, qu'en ce temps, les manières du costume féminin n'étaient pas soumises à une aussi rapide évolution que celles des modes fin de siècle, ce qui évitait du tourment aux mères de famille, et mainte crise d'opposition entre celles-ci et leurs filles.

Si les plaisirs de ce temps étaient simples, ils n'en avaient que plus de saveur à cause de leur rareté. Le concert était la jouissance des délicats, des initiés de l'art; le bal faisait battre les cœurs quinze jours à l'avance; et cependant les frais de toilette ne constituaient pas un fardeau écrasant pour le budget paternel. La mousseline blanche, la tarlatane rose et la bleue, combinées en volants ou en bouillonnés vaporeux, en faisaient tous les frais. La même toilette, modifiée quelque peu, durait toute la saison. Le buffet était chose inconnue; on passait des rafraichissements, dont l'orgeat et les sirops étaient le luxe; à minuit, on passait et pour restaurer les danseurs fatigués, on offrait des tasses de bouillon de gruau. Ne riez pas : ce genre de réconfortant était très apprécié.

Pour se rendre au bal, la jeune ouvrière d'aujourd'hui se fait conduire en voiture. Il y a cinquante ans, les filles de notaire, de conseiller, d'avocat, allaient tout simplement à pied à travers les rues, chaussées de caoutchoucs préservateurs de leurs souliers de satin, enveloppées d'un manteau, et encapuchonnées assez peu coquettement. La bonne les précédait, portant une énorme lanterne éclairée par quatre chandelles à collerettes de papier rose, et fourbie à neuf pour la circonstance. Cet ustensile ne se voit plus que dans le grenier de familles extraordinairement conservatrices, d'où on ne le tire, que pour exciter le rire dans les charades, ou le cotillon.

On s'amusait franchement, de tout son cœur; les blasés, les désenchantés de la vie ne se voyaient pas dans les rangs de la jeunesse; la jeune fille bas-bleu n'existait pas encore. Cependant, dans le monde des professeurs et des pasteurs, telle jeune personne qui avait pétri des gâteaux le matin, tournait l'après-midi de fort jolis vers destinés à embellir un anniversaire ou à égayé un festin de noce. Et les jeunes hommes étaient attentifs et galants auprès des jeunes filles, respectueux et empressés auprès des femmes âgées; c'est qu'ils en avaient, outre la tradition, le loisir, car la civilisation n'avait pas encore créé les clubs, les syndicats, les sociétés de tout genre et les sports, ces grands ennemis de la vie familiale.

L'activité de l'individu n'était pas alors répartie sur cent objets divers; il en résultait des travaux plus solides; la pensée ne s'émiettait pas sur une foule de journaux quotidiens, elle savait poursuivre un sujet, le creuser, l'approfondir.

En ce temps-là, les parents ordonnaient et les enfants obéissaient; c'était la loi naturelle. Aujourd'hui, il semble que les rôles soient intervertis.

Parmi les vieillards, il en est plus d'un qui, sur ce sujet-là, est arrivé à la conclusion que ce qu'il regrette du « bon vieux temps », c'est ce qui leur faisait aimer la vie, aimer tout ce qui les entourait, en le considérant comme le nec plus ultra de la commodité ou de la perfection. Et de ceci découle cette vieille vérité que le bonheur est en nous, ensuite que les progrès du bien-être actuel ne contiennent pas les éléments essentiels du bonheur que nous lui attribuons.

L. R.

Les bises de Genève.

Octobre 1897.

Fameuse Bise Genevoise !
Pour nous, fidèle est ton amour !
Mais, d'une façon discourtisive,
Tu nous signales ton retour !

Tu prends un ton qui nous agace,
Il est trop rude, trop bruyant,
Souvent il semble qu'il menace,
Il devient alors effrayant !

Tu nous ramènes la froidure
De l'Aquilaire, orageux !
Et tu pris leur température
En traversant les monts neigeux !